

Zeitschrift: Actio : un magazine pour l'aide à la vie
Herausgeber: La Croix-Rouge Suisse
Band: 94 (1985)
Heft: 6

Artikel: Dames à tout cœur
Autor: Wyssa, Béatrice
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-682210>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 25.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CHRONIQUE

Par Béatrice Wyssa

Côté cour, côté jardin

Evidemment tous les noms n'ont pas sombré dans l'oubli. Sahli, Ischer, Bohny, Remund, Martz, ... pour ne pas tous les citer. Fort bien. Mais il s'avère que ce n'est qu'un point de vue. Celui des rapports annuels. Or on sait qu'autrefois, plus encore qu'aujourd'hui, si les hommes occupaient les postes dirigeants, le reste de l'organisation était redevable en grande part aux femmes. Nécessité d'une époque, de la nôtre encore, où le service à autrui, plus ou moins bénévole, s'accomplit par les femmes. Rarement dotées d'une profession, elles entraient à la Croix-Rouge suisse parce qu'«on avait justement besoin de quelqu'un pour accueillir et placer les réfugiés». Le travail social s'improvisait puisqu'on ne l'enseignait pas encore.

L'organisation à ses débuts faisait figure de nation présidée par un organe législatif masculin essentiellement. Les femmes exécutaient, agissaient. Certaines d'ailleurs, mériteraient le titre de pionnière.

Femmes aux commandes

Ce n'est que tardivement, dès 1937 semble-t-il, que des femmes appartenant à la Croix-Rouge suisse ont pu assurer une présence régulière à la direction de l'organisation. Tout d'abord en siégeant au Conseil de direction et, dès 1952, en accédant au Comité central, l'organe supérieur de décision (1937: Annie Dollfus-von Volkersberg, 1952: Frieda Jordi).

Une exception pourtant à signaler: Mademoiselle Alice Favre. Grand personnage que cette femme-là. Illustre famille par ailleurs qui a offert aux Genevois l'un de ses plus beaux parcs où ils vont chaque été «voir si la rose...».

En 1911, présidant déjà la Société des Dames de la Croix-Rouge de Genève, elle a passé à la tête de la Société genevoise de la Croix-Rouge – lorsque dames et messieurs ont uni leur action – devenant première présidente d'une section Croix-Rouge suisse, fait encore peu répandu aujourd'hui. C'était en 1914. Quatre ans plus tard, en 1918, en vertu de sa fonction, elle est accueillie au Conseil de

Dames à tout cœur

On prête souvent aux organisations le visage des événements qui la marquent, en oubliant qu'elles doivent aussi leur hérité aux personnes qui l'animent. La Croix-Rouge, c'était le secours aux soldats blessés, mais c'était aussi les secouristes. On se rappelle les convois d'enfants frappés par la guerre, mais on oublie les convoyeuses. Le souvenir des personnes passe plus vite que celui des faits. D'autant plus lorsqu'il s'agit de collaborateurs d'une organisation humanitaire qui ont su avoir l'humilité pour principe et le dévouement pour moteur d'action.



Le secours aux enfants fut une institution de guerre uniquement.

L'idée était simple: accorder aux enfants de l'Europe en guerre trois mois de vacances et de paix en Suisse.

La réalisation admirable: tous les mois pendant plusieurs années, 10 000 à 14 000 enfants débarquaient dans notre pays.

direction. Pour la première fois, une femme membre de la Croix-Rouge suisse entra au Conseil de direction. Il fallut attendre jusqu'en 1927 pour voir assurée une présence féminine régulière.

Aussi loin que remontent nos rapports annuels, on constate cependant que les femmes ont toujours eu une représentante au Conseil de direction. Car, outre ses membres, la Croix-Rouge accueillait à sa direction des représentants d'organisations d'utilité publique. C'est ainsi que la présidente de la *Société d'utilité publique des femmes suisses* a participé pendant de longues années aux réunions de la direction.

Et aujourd'hui? Si les femmes forment le gros des rangs des bénévoles et des collaborateurs de la Croix-

S'attendait-on à accueillir une fillette effarouchée aux longues tresses? Et voilà qu'on se voyait attribuer un gavroche tout fier de son coup quand, envoyé en commissions, il réussissait à ramener à sa nouvelle famille le beurre et l'argent du beurre!





Rouge suisse, elles y sont représentées en proportion inverse aux présidences et organes directeurs. Sur les neuf fauteuils du Comité central, deux sont occupés par les femmes, et sur 69 postes de présidents de section, sept sont l'apanage du «sexe faible». (Il n'est pas rare, en revanche, que la femme du président soit autant – si ce n'est plus – au courant des affaires de la section que son mari!). Les secrétaires de section par contre, plus directrices que dactylos – une fois n'est pas coutume, ou peut-être si – sont avant tout des femmes

nistes? L'idée ne les a pas même effleurées. Elles ont vu la tâche et se sont mises au travail. Le temps n'était pas aux tergiversations.

Marianne Jöhr reste une des figures attachées aux actions de secours. On était en 1942, la guerre ne promettait pas de finir. A l'époque, la Croix-Rouge suisse collaborait avec une organisation sociale très active, le *Cartel suisse de secours aux enfants*. Celle-ci offrait trois mois de vacances aux enfants nécessiteux des pays en guerre. Pendant plusieurs années, des milliers et des milliers d'enfants de

prise, plutôt déconcertée, devant le garçon gouailleur, Poulbot parisien de la plus pure espèce, qu'on leur avait attribué.

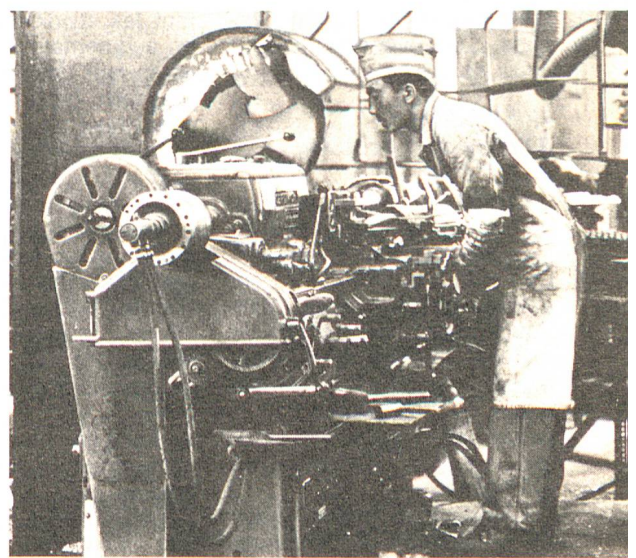
Par la suite, j'ai collaboré aux actions de secours. Au moment des tragiques événements de Hongrie en 1956, je me suis rendue à Vienne dans les camps de réfugiés. La Croix-Rouge suisse se chargeait d'accueillir illico et sans critère 10000 Hongrois. Les Hongrois resteront un cas dans l'histoire des réfugiés: en l'espace de trois à quatre semaines, ils furent des milliers à fuir et chercher asile. Jamais la

précédent. Jamais auparavant, l'accueil des réfugiés n'avait reçu un caractère institutionnalisé. Autrefois, les réfugiés traversaient la frontière d'un pays voisin. En 1956 par contre, de son propre chef, la Croix-Rouge suisse a déterminé sa capacité d'accueil, l'importance du contingent en accord avec la Confédération et s'est chargée de pourvoir à leurs besoins.

Second précédent quelques années plus tard lorsque la Croix-Rouge a accueilli des réfugiés originaires d'un autre continent. Une seconde fois la réalité n'a pas coïncidé avec



Avant



Après: version tibétaine des «Temps modernes».

(cf. pages 10–11).

Discrimination ou appréhension féminine à briguer certains postes? Inutile de vouloir trancher ici. Notre but est bien plus d'apporter une lueur, le temps de quelques mots, sur des personnes qui ont façonné la Croix-Rouge suisse et qu'une encyclopédie rubricrucienne ne gratifierait que d'une demi-colonne.

MARIANNE JÖHR Pionnière malgré elle

Pendant la Seconde Guerre mondiale, les Suisses ayant échappé au cataclysme, la Croix-Rouge suisse a développé son action solidaire à l'étranger: envoi de matériel, accueil de réfugiés et convois d'enfants envoyés en vacances en Suisse. La solidarité se pratiquait. Beaucoup de femmes y sont allées de leur coup de main, effectuant parfois même des tâches remarquables. Pionnières? Non; ou au plus malgré elles. Fémi-

France, d'Allemagne, d'Autriche, de Hollande, de Belgique, de Hongrie, de Tchécoslovaquie et de Pologne, prenaient la direction de la Suisse. Que d'hommes charriés pendant cette guerre. Tristesse de l'histoire qui ne garde mémoire que des convois d'Auschwitz.

«Encore maintenant, je suis émerveillée devant cette confiance absolue des mères qui, alors que tout allait au plus mal, acceptaient de se séparer de leurs enfants. Je garde le souvenir d'une grande disposition des gens à collaborer. Régulièrement, pendant plusieurs années, les enfants arrivaient par groupes de 10 000 à 14 000. Chaque enfant a fini par avoir sa famille. Et, bien entendu, celles-ci n'était pas payées. Au plus recevaient-elles des coupons supplémentaires. Je n'oublierai jamais la joie des familles à l'idée d'accueillir une petite fille aux longues tresses... et leur sur-

population ne se sera autant identifiée à un autre peuple. Les gens leur ouvraient leur porte. Peut-être que la réalité s'avéra parfois discordante avec le rêve. S'attendait-on à des gens parfaits, les réfugiés nous ont renvoyé, tel un miroir, notre image: une société de gens honnêtes et malhonnêtes, de personnes aimables, d'autres désagréables. De tous, les jeunes nous ont donné le plus de fil à retordre. A 14 ans, certains avaient fui, seuls, avec une idée d'aventure derrière la tête.

Pionnière? Non, on ne faisait que concrétiser ce que la population attendait de nous.»

ROSEMARIE SCHWARZENBACH Elle accueillait les réfugiés

«Outre les convois d'enfants, j'ai beaucoup travaillé pour l'accueil des réfugiés: les Hongrois en 1956 et les Tibétains en 1961. Par deux fois, la Croix-Rouge suisse créait un

les idées qu'on s'en faisait de part et d'autre. Arrivés en Suisse, les Tibétains ont dû tout apprendre, jusqu'au plus élémentaire. Le mieux sera de recréer leur environnement, s'était-on tout d'abord imaginé. Un paysage de montagne, du bétail, une vie communautaire. Résultat: ils se sont précipités dans l'industrie. Ça payait mieux! C'est là qu'on réalisa l'importance d'une juste intégration fondée sur la sauvegarde de leur fonds culturel.»

HENRIETTE ZUYDERHOFF Une tranche d'histoire

Henriette Zuyderhoff ne considère pas avoir effectué un travail de pionnière. Et pourtant, à la tête du service des actions de secours et de l'aide aux réfugiés, elle a vécu l'aide aux réfugiés russes, la vague hongroise en 1956, l'afflux des réfugiés algériens, l'établissement des Tibétains dans notre pays, l'accueil des

CHRONIQUE

Tchèques en 1968, des Ou-gandais et des Chiliens. Côté actions de secours, le programme n'est pas moins chargé: tremblement de terre à Agadir, catastrophe due à l'huile frelatée au Maroc, famine au Biafra, inondations en Italie, pour ne nommer que celles qui ont marqué les mémoires.

Epoque accélérée qui a vu se modifier en un temps record l'anatomie politique mondiale: «On a passé de l'aide aux pays proches à l'aide au tiers monde, de l'accueil de réfugiés européens à l'accueil de réfugiés d'autres continents sans réaliser vraiment le changement ni ses implications. Les événements, eux seuls, nous y ont menés.»

FRIEDA JORDI A la tête de la Centrale du matériel

Lavandière bénévole pendant la guerre, Frieda Jordi se retrouve, quelques années plus tard, à la tête de la Centrale du matériel de la Croix-Rouge suisse. Les tonnes de matériel de toute sorte, commandé, enregistré, emballé, envoyé pendant la guerre ont dû leur parfait achèvement à sa rigueur et à son efficacité.

«Pendant la guerre, nous avions mission de constituer les réserves de l'armée en linges, chemises et literie. Que ne faisait-on pas? Remplir les matelas, coudre des pantalons, organiser des collectes. A l'époque, la solidarité ne se faisait pas prier. Les gens donnaient, outre de l'argent, des coupons d'aliments ou d'habits, des habits ou de la literie. Je n'ai plus retrouvé cette générosité nationale dans les années d'après-guerre.»

Femme chargée de responsabilités dans un milieu essentiellement masculin: «Il fallait être ferme et conséquente jusqu'au bout. J'ai même obtenu de l'armée une voiture et deux chevaux qui assuraient tous nos transports de matériel. Une autre époque, évidemment.»

MAGDELAINE COMTESSE Pionnière des soins infirmiers

Si l'on aborde le domaine de la formation professionnelle, on ne peut sans tort taire le nom de Magdelaine Comtesse, décédée il y a près d'un

an.

Si une femme de la Croix-Rouge suisse mérite le titre de «pionnière», c'est bien elle. Elle laisse à la Croix-Rouge suisse un héritage de taille: un service de soins infirmiers.

Une pionnière, Magdelaine Comtesse, car elle a deviné la révolution qui s'amorçait dans les soins infirmiers et elle a compris que la Croix-Rouge suisse pouvait y jouer un rôle essentiel. Au moment où la relève infirmière était plus que faible, elle a su se battre et ranimer l'intérêt pour la profession. Un combat de près de 20 ans. Son secret? Revaloriser les soins infirmiers en améliorant les conditions de travail, en augmentant les exigences et en leur donnant d'acquiescer un statut professionnel. Une conception qui prend place dans le phénomène toujours actuel du renouveau infirmier (voir *Actio*, janvier 1985).

A elle aussi le mérite d'avoir promu la formation continue des infirmières – une innovation en 1945 – créé en 1950 l'Ecole supérieure d'infirmières de la Croix-Rouge suisse à Zurich. A elle, finalement, le mérite d'avoir organisé une grande campagne de recrutement pour les soins infirmiers.

Magdelaine Comtesse restera une femme, une infirmière qui pendant 25 ans osa innover pour améliorer la profession.

NINA VISCHER Le pas vers la santé publique

Ce n'est pas lui ôter du mérite d'ajouter que Magdelaine Comtesse a été bien secondée dans sa tâche. En 1954, Magdelaine Comtesse engageait une infirmière, Nina Vischer, pour diffuser les cours à la population, entraînant dans cette foulée la Croix-Rouge suisse sur la voie de la santé publique.

«A l'époque, la Ligue des sociétés de Croix-Rouge lançait l'idée d'un cours de soins à domicile, suite à une expérience menée avec succès aux USA. L'objectif était alors, à long terme, de remédier à la pénurie d'infirmières. Le cours était tel un produit fini, prêt à l'emploi immédiat. Mais restait à convaincre les sections de son utilité, former des monitrices, éventuellement modifier le contenu en fonction des régions, surveiller le déroule-

ment de ces cours.

Le succès des cours auprès de la population a dépassé toute espérance. Pour répondre à ce succès, on l'a complété par trois autres cours.»

Plus tard, Nina Vischer s'attela à une seconde tâche d'importance majeure: la promotion d'une nouvelle catégorie professionnelle. Vers la fin des années 50, on prit conscience que la profession d'infirmière, en raison d'une part du manque de relève, d'autre part de la technicité galopante de la médecine, ne correspondait plus aux exigences d'alors. La Croix-Rouge suisse entreprit

services de la Croix-Rouge suisse ont souvent pris naissance dans une section avant que les autres ne l'adoptent, reconnaissant sa nécessité.

Une pensée aussi à Rosemarie Lang, véritable mémoire de la Croix-Rouge suisse, qui a suppléé au manque de respectabilité de la mienne. Grâce à elle, nous avons pu rappeler le souvenir de quelques noms et de quelques événements qui ponctuent l'histoire de la Croix-Rouge suisse. Mémoire de l'institution, mais surtout responsable de nombreuses conventions et travaux statutaires dans le cadre des soins



Alors que les Hongrois s'entassaient dans des camps de fortune, le Gouvernement autrichien fut reconnaissant envers la Croix-Rouge suisse pour la rapidité de sa réaction: elle acceptait de prendre en charge illico et sans critère 10 000 Hongrois.

de créer une catégorie professionnelle soignante supplémentaire d'une durée d'études plus courte. Ainsi fut créée la formation d'infirmière-assistante CC CRS dont la Croix-Rouge suisse assure la formation, la réglementation et l'encouragement. Une nouvelle fois, on avait visé juste: les écoles proposant cette formation furent toujours plus nombreuses.

Mais encore...

Clôre ici la liste, c'est passer sous silence Käthe Naeff et Lydia Zotter qui ont véritablement introduit l'ergothérapie en Suisse et à la Croix-Rouge suisse.

C'est aussi ignorer que le cœur même de la Croix-Rouge sont les sections et que chacune a un hommage à rendre à «sa» pionnière. Dans le domaine social en particulier, les

infirmiers. Son principal succès: obtenir une subvention de l'Etat pour le développement des écoles d'infirmières, lesquelles, à la fin des années cinquante, étaient très pauvres.

HENRIETTE MICHEL La Croix-Rouge est le miroir du monde

Avant de refermer ce chapitre, laissons la parole à une dernière femme, Henriette Michel, qui sans avoir véritablement fait œuvre de pionnière, est néanmoins un personnage Croix-Rouge. Qui peut, qui pourra se prévaloir d'avoir travaillé, que dis-je, donné presque un demi-siècle de sa vie à la Croix-Rouge suisse?

«Je suis entrée à la Croix-Rouge suisse en 1916. A l'époque, on amenait ses meubles! Oh, le strict minimum. De quoi s'asseoir et écrire.



L'appartement de la Laupenstrasse n'avait rien de somptueux. On n'était que trois en tout et pour tout.

Au fait, je ne tenais pas à entrer à la Croix-Rouge suisse. Mon père y travaillait déjà, c'était presque devenu une affaire de famille. Je voulais connaître le monde. Continuer les études et voyager. Le sort en a convenu autrement: je



Du temps où un char tiré par deux chevaux était le seul véhicule de la Centrale du matériel. Une éternité? Non. Un demi-siècle au plus!

suis restée à Berne. Et c'est le monde qui est venu à moi. La Croix-Rouge était l'exacte réplique du monde. Par les événements que nous vivions, par les personnalités, souvent fameuses, qui y passaient, je me croyais aux premières loges de l'histoire.

Ma fonction à la Croix-Rouge? Femme à tout faire. J'avais une fonction, de près ou de loin, dans toutes les activités menées par la Croix-Rouge suisse à cette époque-là: secrétariat, finances, acquisition de matériel, rapatriement d'internés civils et d'invalides militaires, aménagement d'hôpitaux en linges et autres effets, soins infirmiers, et j'en passe.

Lorsque le concierge partait en vacances, c'était à nous de le remplacer. Pour moi, la Croix-Rouge suisse a été une école de vie.

Puis, de 1936 à 1963, j'ai travaillé comme comptable. Nous avons été jusqu'à douze employés dans le seul service «Finances»!

Ce que je pense de l'organisation actuelle? Quand je vois la Croix-Rouge suisse aujourd'hui, je me dis que les fondements étaient solides.» □

Florence Nightingale

La «Dame à la lampe»

1852, la guerre de Crimée fait rage. Les soldats anglais et français y découvrent l'enfer. En Angleterre, on cherche d'urgence un homme fort qui organise le secours aux blessés et établit l'infrastructure sanitaire ad hoc. Le sort en décidera autrement: c'est une frêle jeune fille qu'on envoie en Crimée, Florence Nightingale.

Par Jean-Daniel Pascalis

On le sait, la Croix-Rouge est née de l'insuffisance criante des Services de santé d'armée qui fut notoire dès le début du 19^e siècle. Cette insuffisance suscita deux types de réactions bien spécifiques. On connaît celle de Henry Dunant après la sanglante bataille de Solferino en 1859, qui fit plus de 40 000 morts et blessés parmi les quelque 350 000 soldats sardes, français et autrichiens qui s'étaient sauvagement battus durant à peine 24 heures. Six jours après la bataille, on ramassait encore des blessés! Dunant fit ce qu'il put avec l'aide de la population civile. Il improvisa des secours.

On connaît peut-être moins ce qui se passa en 1852 lors de la guerre de Crimée. Les corps expéditionnaires anglais et français se battant avec les Turcs contre les Russes étaient pratiquement sans soins. La mortalité était effrayante et la presse illustrée – toute nouvelle à l'époque – publiait des reportages se faisant l'écho des ravages causés par le choléra et d'autres épidémies cinq à dix fois plus meurtriers que les faits de guerre eux-mêmes. La mortalité atteignit un taux effrayant de 39%. Le Gouvernement britannique était aux abois face à une opinion publique

réclamant un homme fort, possédant à la fois une science profonde, le don d'organisation et le courage de s'aventurer dans cet enfer. Mais cet homme hors pair, capable de faire des miracles, ne se trouva pas. C'est une frêle jeune femme de 32 ans qui se présenta: Florence Nightingale. Dix jours plus tard elle s'embarquait pour la Crimée et après deux mois déjà la mortalité était tombée à environ 2%, c'est-à-dire moins que ce qu'elle était au même moment au sein de la garnison de la Tour de Londres!

L'imagerie populaire a fait d'elle la fameuse «Dame à la lampe», présence évaporée traversant des chambrées de blessés et de malades une lampe à la main en pleine nuit. Image bien à la mesure de la conception de la femme de ce temps: la femme frêle, embrouillée dans ses falbalas, tout juste bonne à effleurer une harpe et à broder quelque napperon. En réalité, cette fille de famille aristocratique vouée à la vie de salon n'était rien moins en réalité qu'un des plus grands experts en matière de technique hospitalière. Elle se heurta à une armée qui n'avait pas évolué depuis Waterloo. Elle fit preuve d'une autorité et d'une

opiniâtreté incroyables. Elle bouleversa tout sur son passage, fit construire des hôpitaux, des canalisations, des lieux d'aisance, des buanderies et des centres de convalescence. En réalité, elle contribua à réorganiser les services de santé alors que Dunant concourut, lui, à les aider. Dunant fut le précurseur de l'aide volontaire, de la charité privée et le promoteur des Sociétés nationales de Croix-Rouge. Florence Nightingale incarna pour sa part la réaction d'une administration et préfigura les services de santé modernes qui n'ont même plus besoin d'être aidés. Lors de la guerre de Corée qui fut pourtant meurtrière, la mortalité parmi les blessés de l'armée américaine ne dépassa guère 2%.

Si ces deux êtres ont été foncièrement différents quant à leurs entreprises, ils ont néanmoins un point commun: leur sensibilité face à la souffrance humaine. Nous avons vu que l'histoire a retenu Florence Nightingale sous la forme de «La Dame à la lampe». Cette même histoire a retenu Henry Dunant sous celle de «L'Homme en blanc». S'il en est ainsi, croyons-nous, c'est qu'ils étaient bien tels pour tous les blessés et malades qu'ils approchaient. Ils étaient l'un et l'autre symboles de clarté, de soulagement et d'espoir, car c'est bien l'amour du prochain qui était leur première motivation. La Croix-Rouge se veut-elle autre chose? □

La «Dame à la lampe»; cette image frappa toute une époque.

